

**CHAPUT, Simone (1991) *Un piano dans le noir*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 206 p.**

Issu de la plume habile de Simone Chaput, *Un piano dans le noir*, son deuxième roman, exalte la valeur salvatrice de l'art dans un monde voué à la destruction. Mais comme dans son premier roman, *La vigne amère* (Chaput, 1989), une jeune femme tente aussi de s'émanciper, plutôt inconsciemment, de certaines valeurs traditionnelles de son milieu.

Tout semble se conjuguer pour le bonheur d'Andrée Bougard: jeune et d'une beauté exceptionnelle, elle possède un don musical qui lui permet une brillante carrière. Entourée d'une famille et de bons amis qui l'encouragent, elle connaît aussi l'amour de Daniel, un jeune musicien doué qui a appris à concilier la passion et l'ambition. Que pourrait-on demander de plus dans la vie?

Mais plusieurs circonstances viennent ébranler la confiance de la jeune femme. Un jour, elle voit à la télévision un jeune plongeur russe qui s'écrase contre la plate-forme qu'il vient de quitter. Quelques semaines plus tard, c'est sa meilleure amie Sheila qui meurt dans un bombardement d'avion. Au moment où elle aurait le plus besoin de stabilité, sa famille éclate: son frère aîné Yves se défroque pour vivre avec une femme, et son autre frère Patrick se sépare de sa femme. Et à force de protester contre la guerre nucléaire, Andrée sombre dans la conviction que la destruction de la planète est immanente, que toutes les ambitions sont «d'une suprême futilité» (p. 84). Sur le point de perdre la tête, Andrée quitte tout – sa famille, Daniel et son piano – pour s'enfuir en Grèce.

Six mois plus tard, ayant reçu un télégramme lui annonçant la crise peut-être fatale de son père, elle rentre à Winnipeg où elle devra faire face à ses problèmes. Elle accepte à contrecœur de travailler dans l'épicerie de son père, mais très vite, elle se plaît à cette routine rassurante. Lorsque son père reprend son travail, c'est avec regret qu'elle quitte le magasin pour chercher un emploi. Bien qu'elle souffre de l'humiliation de la «vedette mineure» (p. 68) ayant raté sa carrière, elle accepte de jouer du piano dans un restaurant, emploi qui l'aurait mortifiée l'année précédente. Lors d'une réception, elle revoit Daniel dont elle est toujours amoureuse. En attendant qu'il la rejoigne dans une autre salle, elle découvre un piano

dans le noir et se met à improviser une musique qui vient du coeur. Là se termine le roman, mais on imagine que, grâce à l'amour retrouvé, elle reprendra ses études et poursuivra sa carrière.

Deux aspects du roman semblent particulièrement problématiques: la léthargie d'Andrée et sa réconciliation avec la musique. Comme Simone de Beauvoir dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Andrée semble prête à s'épanouir, accompagnée de l'homme de sa vie. Mais, tandis que Beauvoir a passé la plus grande partie de sa jeunesse à tout remettre en question, Andrée se demande assez tardivement: «À quoi bon?» (Beauvoir, 1958, p. 301). Mais le nihilisme d'Andrée est somme toute assez peu convaincant. La condition de la planète, la menace nucléaire, l'absurdité de la mort, la défaite de la famille peuvent détruire l'équilibre d'un individu, mais, avec un peu de maturité, on parvient le plus souvent à les accepter comme une partie inévitable de la vie. On se demande si l'angoisse «métaphysique» d'Andrée ne dissimule pas plutôt le manque de confiance et la crainte de la réussite. Car elle sait très bien que c'est la musique et l'amour qui pourraient lui donner la force de continuer malgré tout. Critiquant les *punks*, elle affirme:

C'était presque naïf, cet entêtement dans le laid. Naïf, et certainement absurde. Andrée le sait mieux que quiconque: la musique comme l'art et la jeune beauté, était grâce et salut dans un monde voué au noir (p. 141).

On a l'impression que si Andrée se laisse glisser vers le désespoir, c'est plutôt par un défaitisme qui n'a pas toujours été étranger à notre culture.

À la fin du roman, elle semble avoir retrouvé son goût de vivre, son désir de reprendre sa vie en main grâce à un homme. Mais on ne peut s'empêcher de penser encore une fois à Cendrillon sauvée par le Prince Charmant. Comme le disent Benoîte et Flora Groult dans *Le féminin pluriel*:

On revient toujours à l'homme dans la vie, comme à l'aspirine en médecine. C'est la drogue-miracle, le remède qui sert à tout, à faire souffrir, à empêcher de souffrir, voire à guérir (Groult et Groult, 1965, p. 203).

Comme Simone de Beauvoir et de nombreuses féministes françaises qui trouvent la vie bien aride sans l'amour, les soeurs Groult n'excluent pas les hommes. Mais, chez elles, l'amour ne remplace jamais la lucidité. De toute apparence, ce n'est pas la

lucidité qui fait défaut à Andrée:

Elle savait toujours – la vision restait cohérente, le but réalisable – ce qu'elle avait toujours voulu. Côté carrière, il n'avait jamais été question d'autre chose, dans sa vie, que de musique. Elle avait voulu jouer, très bien jouer, mieux que quiconque. Côté amour, cela n'avait pas été compliqué non plus: elle avait voulu Dan (p. 165).

Mais si ses valeurs sont si bien établies malgré son pessimisme, qu'est-ce qui l'empêche d'agir? On se demande si Andrée est vraiment consciente de ses plus profondes valeurs.

D'une part, elle joue le rôle de la jeune femme indépendante, mais de l'autre, elle est toujours prisonnière de certaines valeurs traditionnelles. Ses tendances féministes se révèlent lorsqu'elle critique sa mère d'avoir gâté ses frères, s'en prend aux femmes dont le bonheur tient aux enfants, condamne deux amoureux qui renoncent à la passion par devoir. Toutefois, elle veut plaire à ses parents, se fait séduisante pour décrocher un poste et est sensible à la pression de se marier et de se conformer à l'image de la jeune fille rangée. Elle avoue même qu'elle a cherché la cause du mal dans «l'égoïsme des femmes affranchies» (p. 80)! Sans doute a-t-elle encore un bout de chemin à faire.

Le défaitisme d'Andrée ressemble donc à celui dont parle Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*, celui de la jeune fille qui «ne se pense pas responsable de son avenir» (Beauvoir, 1949, t. 2, p. 98). Andrée admet qu'elle avait «la curieuse impression d'être tout à fait accessoire au déroulement de sa propre vie» (p. 53). Son marasme tient alors à une certaine indolence à l'égard des valeurs féministes, à une «inquiète ambivalence» (p. 7) qui la garde dans le noir.

### BIBLIOGRAPHIE

BEAUVOIR, Simone de (1949) *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard. (Coll. «Folio»)

\_\_\_\_\_ (1958) *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard. (Coll. «Folio»)

CHAPUT, Simone (1989) *La vigne amère*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 176 p.

GROULT, Benoîte et GROULT, Flora (1965) *Le féminin pluriel*, Paris, Denoël, 309 p. (Coll. «Folio»)

Louise Renée Kasper  
University of Manitoba